

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dira vrai et fera bien.*

### ABONNEMENT

UN AN	\$2.00
SIX MOIS	1.00

Strictement payable d'avance.

### REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

TEL. BELL, MAIN 999

### A L'ETRANGER :

Un an	Quinze francs
Six mois	7 frs

Strictement payable d'avance.



LA POUPÉE EN PÉNITENCE

## ✧ SOMMAIRE ✧

Intérieur (poésie)..... Hector Demers  
 Ligue antialcoolique... .. Françoise  
 Vieilles Maisons.....Gaétane de Montreuil  
 Simple Histoire..... ..Madeleine  
 Jacques..... ..Françoise  
 Cités idéales... ..Jean de Canada  
 Apologue..... ..Blanche-Yvonne  
 Chronique théâtrale..... ..Admirateur

A l'Ecole Ménagère..... ..  
 Notes sur la Mode..... ..Cigarette  
 Une omelette dans un chapeau.....  
 Une page de Mémoires... Louis Fréchette  
 Recettes faciles..... ..  
 Conseils Utiles..... ..  
 La route s'achève (feuilleton) .....  
 Jean St-Yves





# Wilson's Invalids' Port

Le Dr Walter H. Moorhouse, doyen de la Faculté de Médecine de l'Université Western, Londres, dit :

" C'est une chose importante quand le médecin peut recevoir un tel témoignage, comme remède, un certain vin qui a au plus haut degré, comme le

## Wilson's Invalid's Port

(Vin Quinquina de Wilson pour Invalides.)  
tous les effets toniques et fortifiants du bon vin port, mêlé de Quinquina, un de nos meilleurs toniques.

Tous les  
Pharmaciens  
et  
Partout

## GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE  
441 STE CATHERINE OUEST  
PHONE UP 1068

## FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez

## ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

## Revue Hebdomadaire

SOMMAIRE DU No DU 14 MARS

Partie littéraire:

Jules Lemaitre: "Jean Racine: "Bérénice. — Bajazet". (VIé).

Henry Joly, de l'Institut, "Les Manifestations des jurys".

Firmin Roz, "L'Allemagne nouvelle".

Louis Batiffol, "Une Présidente de province au dix-huitième siècle".

François Herczeg, "Le Mariage de Szabolcs". Traduit du hongrois par MM. Pierre Brun et Nazy Zoltan (II).

Jean Chantavoine, "Chronique musicale".

Les miettes de la vie. — Les Faits de la semaine. — Revue des revues étrangères. — La Vie mondaine. — La Vie sportive.

## Les Contemporains

Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages, in-8e.

Biographies parues en mars 1908:

L'abbé de l'Épée, premier instituteur des sourds-muets. — L'abbé Sicard, instituteur des sourds-muets. — Marie-Jenna, poète français. — Tronchet, défenseur de Louis XVI. — De Sèze, défenseur de Louis XVI.

5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

## Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur.  
Coin des rues Ste-Catherine et Beaudry  
Tél. Bell Est 1736  
Marchands 520

SEMAINE DU 6 AVRIL

## "Le doigt de Dieu"

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

MAISON FONDÉE EN 1860

# Prof. LAVOIE,

## PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour dames et messieurs, une spécialité. Cheveux teints de toutes couleurs. Perruques, Pompadours et tout article en fait de cheveux dans les dernières nouveautés.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels, ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres. Grandes nouveautés et importations de Paris, Londres et New-York, en fait de Colliers en acier et en perles, dernières et hautes nouveautés. Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure, Une visite est sollicitée.



AVANT



APRES

8 Rue Notre-Dame Ouest, autrefois No. 1656 N.-Dame

Coin de Cote Saint-Lambert,

MONTREAL



# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

<b>ABONNEMENT</b>		<b>REDACTION et ADMINISTRATION</b> 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL MAIN 999	<b>A L'ETRANGER :</b>	
UN AN	\$2.00		Un an	Quinze francs
SIX MOIS	1.00		Six mois	7 frs
Strictement payable d'avance.			Strictement payable d'avance.	

## ... INTERIEUR ...

Dédiée à ma chère petite femme Eva.

*Logis, logis tout neuf, dont j'ai passé le seuil,  
Qui n'abrita jamais nulle existence humaine,  
Ni la mort, ni l'amour, ni la honte ou l'orgueil,  
Que donneront tes murs de bonheur ou de peine ?*

*Ah! quand je suis assis, heureux, à mon foyer,  
Sous le manchon du gaz, à la blanche lumière,  
Dans la petite salle au buffet de noyer,  
Avec ma jeune épouse, exquise et printanière ;*

*Je me dis : goûtons bien ces radieux instants,  
Peut-être le malheur glisse aux fenêtres closes,  
Comme pour tous, pour nous aussi viendra le temps,  
Où, sous le vent aigu, s'effeuilleront les roses.*

*Ma bien aimée, oui, viens t'asseoir sur mes genoux,  
Oubliions ce que l'heure emporte dans sa course ;  
Laisse baigner mes yeux dans tes clairs yeux si doux,  
Mets sur mon cou tes bras frais comme l'eau de source*

*D'être ainsi savourons la longue volupté.  
A l'oreille, ardemment, je te redis : je t'aime !  
Que ne puis-je, furtif, pour parer ta beauté,  
De l'étoile des nuits dépouiller le Ciel même!*

*Ne puis-je, quand demain me jette ses effrois,  
Car le sort inconnu nous menace sans trêve,  
Comme de ce manteau qui rend sacrés les rois,  
T'envelopper de ma tendresse et de mon rêve.*

Montréal, 22 Octobre 1907

Hector Demers,  
De l'Ecole Littéraire de Montréal.



## .. Ligue Antialcoolique ..

Le docteur Lemieux, député de Gaspé a présenté, ces jours derniers, à la Législature provinciale, une requête de la Fédération Nationale de la Saint-Jean-Baptiste demandant certains amendements à la loi relative aux ventes de boissons enivrantes.

La Fédération Nationale, — ai-je besoin de le répéter? — comprend toutes les associations professionnelles ou charitables de femmes en notre ville, et ses représentations auprès de nos gouvernants méritent qu'ils lui accordent toute leur attention.

Qui plus que les femmes, grand Dieu! ont le droit de demander qu'il soit fait quelque chose pour enrayer les ravages sans cesse croissants de ce monstre qu'on appelle: alcoolisme?

Les statistiques, voix qui ne trompent jamais, nous révèlent, à son sujet, un état de choses effrayant.

Songez que durant l'année commerciale finissant le 31 mars 1907, il a été fabriqué au Canada pour seize millions et demi de whisky, et qu'il a été vendu, en fait de boissons fortes et de bière, pour au-delà de cent millions.

On reste épouvanté devant ces chiffres, et, c'est le cœur serré et angoissé qu'on se demande si les Canadiens, pour peu que ce terrible abus de liqueurs enivrantes ne soit énergiquement réprimé, ne finiront pas dans un épouvantable délire alcoolique.

Dans la seule province de Québec, il est lu pour vingt-cinq millions de boissons enivrantes. Vingt-cinq millions employés à s'abrutir l'intelligence, à détruire sa santé, à affaiblir sa race, quand on pourrait, avec cet argent accomplir de si belles et de si nobles actions en faveur de ses compatriotes et de son pays!

Dans toutes les villes de notre province, les deux tiers des criminels se composent d'alcooliques, car point n'est besoin d'être absolument ivrogne pour être un alcoolique invétéré.

Le nombre des boulangers à Montréal s'élève à cent; cette quantité suffit à fournir toutes les bouches de pain, cet aliment si précieux et si nécessaire. Eh bien, savez-vous, par contre, combien il y a de buvettes pour distribuer dans notre population le poison qui abêtit et qui tue? Cinq cents! Cinq cents buvettes, sans parler des épiceries, qui se chiffrent par centaines, où l'on vend des liqueurs fortes, et des autres endroits où le débit des spiritueux se fait sans autorisation, c'est-à-dire sans licence.

“Les hôteliers de Montréal eux-mêmes,—lit-on dans une des “tracts” publiées par Mme Leman, la présidente du comité de tempérance de la Fédération nationale, à qui j'ai emprunté les chiffres plus hauts cités, — les hôteliers de Montréal déclarent par leur organe officiel “Liqueurs et Tabacs” (No d'octobre 1907, page 6) que cette disproportion folle entre le nombre des boulangers et des buvetiers est évidemment une anomalie regrettable, et qu'il faut y apporter un remède.”

Faudrait-il alors ramener le nombre des licences de buvettes au nombre des boulangeries? est-il proposé. “C'est une idée à creuser”, continue le journal des hôteliers.

Embouteillons-la plutôt, c'est peut-être le meilleur moyen de la faire circuler plus largement.

“A Chicago, en 1906, un jury a accordé \$17,500 de dommages aux enfants d'un malheureux ivrogne, comme punition aux propriétaires de buvettes convaincus d'avoir fait de cet homme un alcoolique. Les plai-

gnants dans l'affaire étaient les cinq enfants d'un nommé John Hedund, et les défenseurs étaient trois restaurateurs de Chicago.”

Ah! si les restaurateurs de Montréal étaient forcés d'en payer autant aux familles de leurs malheureuses victimes, leur nombre serait vite diminué.

Les femmes de la Fédération Nationale sont déterminées de faire tout en leur pouvoir pour seconder les efforts tentés pour combattre l'alcoolisme, et ce que femme veut force, vous le savez, jusqu'à la volonté de Dieu.

Ah! les femmes ont assez souffert des effets de cette passion maudite, elles ont assez pleuré; si les prières, si les supplications, si leurs larmes ont été jusque ici impuissantes, elles leur substitueront des démarches, des efforts, des actes, et nous verront bien si les foyers resteront longtemps malheureux, si les enfants seront toujours débiles, rachitiques ou infirmes, et si la race canadienne continuera de perdre de sa vigueur et de sa vitalité.

Femmes canadiennes, mes sœurs, votre tâche est pénible, elle est ardue, mais qu'aucun échec ne vienne la relâcher. Le succès, infailliblement, attend votre énergie, votre persévérance, et quelle plus belle récompense voulez-vous que celle d'avoir ramené le bonheur dans les familles, d'avoir arraché vos compatriotes à une ruine physique et morale certaine, et d'avoir assuré à votre pays et à votre race, de grandes et hautes destinées?


Françoise.

Les petites filles de Cork (Irlande) sont bien aptes à surmonter les difficultés. Le mari d'une de nos amies avait fait cadeau à sa petite fille d'une belle poupée; le soir, en rentrant, il trouva la poupée sans tête.


—Qu'as-tu fait? dit-il à son enfant.

—J'ai coupé la tête, répond naïvement la petite, parce qu'elle était trop grande pour son berceau.





## Vieilles Maisons.



## SIMPLE HISTOIRE

A mon ami, M. Albert Lozea

J'AI un penchant, une faiblesse pour les vieilles maisons. Elles ne sont jamais banales et je les aime, surtout lorsque l'élégante simplicité d'une sobre architecture me repose de l'incohérente ornementation de constructions modernes toutes laidement semblables.

Au centre du quartier Duvernay, le château Logan offrait ce spectacle réconfortant d'une demeure où le soleil entraînait librement et où l'espace n'avait pas été mitigé. Mais le pic du démolisseur s'est attaqué à lui. On a tiré une ligne droite, paraît-il, et le château s'est trouvé dans la ligne.

Tout de suite, sous prétexte d'embellissement, de cette vieillesse robuste qui portait allègrement le poids d'un siècle, on a fait un squelette pitoyable.

Dans la vie, les gens bien élevés s'écartent avec respect pour laisser la voie à une aïeule ; mais l'ambition n'a pas la même délicatesse pour les choses anciennes : elle passe en laissant des ruines.

Et chaque jour, dans notre pauvre ville avec la bonne intention de moderniser, on détruit le pittoresque.

Quand toute l'île de Montréal présentera la physionomie désespérément régulière d'un échiquier et que ses habitants, marchant sans cesse entre des rangées de bâtiments déplorablement uniformes, auront l'attristante illusion de se promener dans une fabrique de boîtes, peut-être regretteront-ils ce qu'ils démollissent aujourd'hui avec une si étrange insouciance.

Alors, vieilles maisons que j'aime, vous serez vengés !

Notre histoire est courte, nous n'avons pas de monuments sacrés par les siècles ; chaque fois que nous dispersons des pierres qui marquent une étape ou qui puissent, ne serait-ce qu'un instant, arrêter l'attention du promeneur distrait, nous commettons une faute.

Gaétane de Montreuil

“ELLE vous aimait bien... pauvre Rose morte, vous savez de quoi?”

o o o

Avec ces lignes, l'enveloppe en deuil contenait une image funèbre....

Un joli village perdu là-bas, dans l'encaissement de deux énormes montagnes, une fantaisiste rivière avait échappé son rire dans la vallée, et voilà que ses fusées avaient retenti joyeuses et appelantes, et de l'épais des fourrés énormes sortirent des ombres ; les génies des bois peuplèrent vite ce coin caché. Sauvage et gentille, la rivière chanteuse, courait, avec des petits sauts, sur les récifs jolis qu'elle tapotait au passage, avec les airs d'une fillette jouant à la maman grondeuse... et à sa voix, les échos répondaient des notes caressantes et la brise parfumait son souffle, de toutes les senteurs fines prises aux forêts belles.....

Et l'on grandissait là, en pleine nature, ne connaissant que le beau du ciel bleu, l'arôme des foins troublants, la coquetterie des ondes, le secret des cavernes pleines de mystères, hantées d'énormes blocs et tapissées de plantes parfumeuses ; on n'écoutait que la chanson du vent dans les blés frais, et les rossignolades des oiseaux amoureux ; on n'aspirait que les émanations pures des bois aux fées follettes, et des jardins verdis. C'était une caresse, un nid d'amour, le paradis, inconnu, enfin trouvé, où il faisait bon de découvrir le nid coquet des éternelles tendresses.

“Menez-moi, dit la belle,  
A la rive fidèle,  
Où l'on aime toujours”

Voilà ce que de tout son cœur Rose fredonnait à Pierre, le plus beau gars du village, solide, celui-là, avec ses énormes épaules et ses bras d'hercule, dans lesquels, il prenait la mignonne Rose, aux douceurs de la danse, et l'enfant heureuse entendait

le toc toc de la délicieuse horloge du cœur de l'aimé.

Oh ! ce qu'il jasait le cœur de son Pierrot... non... mais... a-t-on jamais vu par-ci par-là bavard... et la petite Rose ne se lassait pas d'écouter cette voix grave, qui répétait “je t'aime !” dans les yeux de Rose se lisait bien, je t'adore !

Il y avait si longtemps aussi, que cet amour-là, était descendu dans leurs âmes... c'était?... mais il ne pouvait se souvenir ni l'un ni l'autre... c'était toujours !

Les terres se touchaient et combien de fois, le jour, Jean-Pierre sautait la clôture, séparant les propriétés. Rose acclamait le nouveau venu de son rire frais, et de ses exclamations mutines, puis Jean grimpa dans les cerisiers. Il s'accrochait aux branches et cassant les grappes, les lançait dans le cou et les cheveux de la fillette qui riait follement. Il ébranlait les pommiers, et tous deux ensuite, dans l'herbe cherchaient les fruits pour y mordre à belles dents. L'hiver, c'étaient des interminables courses en raquettes, des parties de traineaux et des promenades en voiture. Pierre plaçait sa Rose au fond du grand “berlot”, il entassait les peaux chaudes, autour de la mignonne, la jeune fille était perdue, là-dedans ; on ne voyait plus que l'éclat attendri des yeux doux. A l'époque des moissons, leur joie se faisait plus exhubérante, petits, ils jouaient à cache-cache, dans les blés mûrs ; plus grands, ils escaladaient les immenses charettes à foins, et appuyée sur la “fourche” plantée au milieu de l'abondante récolte, petite Rose semblait avec sa grâce mièvre, une demoiselle égarée parmi ces paysans. D'eux, elle n'avait rien, son père, ce rude homme, dont les mains énormes et velues osaient à peine la toucher, de crainte de lui faire mal ; sa mère, cette femme aux façons tranchantes,



à la voix impérieuse, aux yeux sévères et qui s'adouciaient pourtant pour regarder sa jolie rose.

C'est qu'elle les étonnait cette fleur pâle venue d'eux, ils ne savaient comment. Ils avaient pour elle des attendrissements subits, ils la caressaient doucement, trouvaient des noms charmants à lui donner: enfin ces fils de la terre, avec leur rudesse et leur sauvagerie, devenaient tendres et délicats pour cette petite "chose" qu'un regard méchant pouvait, peut-être, anéantir.

Pierre avait toujours subi cette délicate influence; lui qui boxait les camarades à l'école, qui était passé maître dans l'art d'accommoder les yeux au beurre noir, qui, d'un coup d'épaule enfonçait les portes, et avec ses poings détruisait tout obstacle, Pierre devenait un mouton lorsque les yeux clairs de Rose tombaient sur lui.

— "Elle "m'empigeonne", disait-il, dans son rustique langage.

Et Rose souriait, pendant que les parents heureux, regardant le beau couple, songeait à les unir. Seul, le père de Pierre hochait la tête.

— Ce n'est pas avec des créatures "feluettes" comme Rose, qu'on fait une femme d'"habitant".

Et la mère et le fils se fâchaient alors.

❖ ❖ ❖

— Bonjour, Rose, tu ne me reconnais pas?

— Oh! oui, mam'zelle Blanche; Seigneur, que vous avez-t-y grandi! Et vous revenez pour tout de bon?

— Mais oui, regarde ma médaille d'or, et viens à la maison, je te montrerai mes prix et mon diplôme. Quel est ce beau garçon? interrogea-t-elle, pendant que la haute stature de Pierre apparaissait au fond de l'allée.

— C'est Pierre, s'écria triomphalement Rose, Pierre Bergeron, vous ne vous rappelez pas?

— Ah! c'est Pierre...

Elle le regarde maintenant, charmée par ce robuste gars qui lui sourit en tortillant sa casquette, gêné devant la demoiselle du docteur, qui revient du couvent.

— Dis donc, Pierre, tu m'amèneras encore en chaloupe, en voiture, nous grimperons encore sur les montagnes, nous chercherons de la gomme d'épINETTE, nous mangerons des bleuts, tu

me casseras des merises, et tu me traverseras les ruisseaux?

— Vous viendriez encore avec moi?

— Et pourquoi pas? Voyez-vous, mes amis, je reviens, plus heureuse que jamais de reprendre ma vie champêtre. La terre, je ne connais que cela, et je n'aime que cela. La ville ne me tente pas, je la trouve insupportable, ce que j'aime, c'est ici, et je veux y rester toujours.

— Mais, vous vous marierez? fit Rose.

— Je l'espère bien — et des dents blanches se montrèrent dans un rire amusé — mais il y a assez de garçons par ici.....

— Oui, mais c'est un monsieur que vous prendrez.

— Un monsieur! Non pas, je marierai un "habitant". Votre père l'a dit, Pierre, je suis taillée pour faire une femme d'"habitant", et je ne demande pas mieux que d'en faire une!

Et ses yeux noirs ensorcellaient le pauvre Pierre, plus rouge qu'un pavot.

Sans savoir pourquoi, Rose avait envie de pleurer.

— Vous ne ferez jamais une femme d'"habitant", vous êtes trop demoiselle pour ça, — protesta-t-elle nerveusement.

— Ah! bien, demoiselle! je marierai un homme à l'aise, et de nouveau son regard chercha celui de Pierre.

Pauvre petite Rose en saisit le rayonnement au passage!

— Et vos belles mains, fit-elle, soudain aigre.

— Mes mains, chère enfant, elles sont deux fois grosses comme les tiennes!

Puis elle s'en alla, bientôt, l'amenant, lui, pendant que l'enfant, soudain brisée, s'enfuyait vers la colline voisine, où dans une sente touffue, elle s'engloutit.

C'était leur coin favori, ils venaient souvent s'y reposer. Il sembla à la petite, toute pleurante, que la brise lui murmurait des mots chers; ceux de la veille, sans doute, égarés dans les dentelures fines des feuilles, et que le vent enlevait pour les jeter dans l'âme malade de petite Rose. Les herbes caressaient sa tête blonde, et dans les plis du cou penché, mettaient des baisers, tout cela lui parlait d'amour, et sur l'amour, elle pleurait, sensitive, qui avait compris tout de suite qu'on lui convoitait son bonheur.

On le lui volerait bien sûr. Elle se

sentait impuissante à le défendre et pendant qu'autour d'elle, la nature chantait la joie et la beauté. Rose raconta sa peine aux plantes, elle la cria aux oiseaux, elle la jeta aux échos, et le nom de Pierre fut répété en vain. Une fée lui avait volé son amour...

❖ ❖ ❖

— Vous vous consolerez, Rosette, et bien vite encore!

— Me consoler, non, jamais, mam'zelle. Pensez-y donc, ce garçon-là, je l'aime depuis que le connais. Lui aussi m'aimait bien sûr, mais pas comme moi, n'est-ce pas; il m'abandonne pour l'autre parce que c'est une demoiselle, et ça fait plaisir de se voir préférer par la plus dame du village.

— Vous en trouverez une autre!

— Un autre! Ah! mam'zelle, un autre, ça ne sera pas Pierre; croyez-moi, il a beau ne plus m'aimer, je l'aime moi, et je l'aimerai toujours... toujours... toujours...

Et ces "toujours" étaient des sanglots.

— Mais non, ma belle, je vous assure que l'été prochain, lorsque je reviendrai, vous aurez un bon petit mari...

Elle me ferma la bouche d'un geste suppliant.

— Me marier! Quand vous reviendrez, mam'zelle, je n'y serai plus... certain... et je serai bien contente de partir. Dans un petit coin du cimetière, à côté de la croix noire du noyé, je serai là. J'ai si souvent prié pour ce pauvre homme que personne ne connaissait; il sera moins seul, lorsque je dormirai près de lui... les morts doivent sentir l'abandon... pas tant que les vivants... étouffa-t-elle.

— Vous ne mourrez pas, petite Rose, on ne meurt pas d'amour!

— On ne meurt pas d'amour! Ah! oui, mam'zelle, on en meurt. Et si vous saviez ce que je sens là, dans mon cœur, c'est comme si on me le rongerait... Ben sûr que l'on meurt de ça... et vous le verrez bien...

Ensemble, nous avons pleuré sur la tombe entr'ouverte.

❖ ❖ ❖

"Elle vous aimait bien, pauvre Rose morte, vous savez de quoi!

❖ ❖ ❖

On en meurt!

Madeleine,



# JACQUES

## Cités idéales

Jacques a neuf ans, blond comme un ange, fin comme... deux mouches, gentil comme un démon. C'est de plus, un poète.

Il a annoncé, l'autre jour, à sa petite mère le tourment que lui causait déjà la Muse, et lui a montré de longs manuscrits aux lignes inégales.

— Ne me raconte pas d'histoires, dit la maman qui avait, à ce moment, la migraine; les poètes ont été de bons petits garçons, et tu ne l'es guère.

Je dois à la vérité de déclarer que Jacques n'est pas en sucre; il est vif, il est remuant, et quelquefois taquin. Quand les mamans, donc, ont la migraine, les petits garçons qui sautent sur leurs genoux, qui les harcèlent de questions, qui les forcent à jouer avec eux, n'ont pas précisément pour elles l'allure du poète idéal dont le rythme berceur endort toute souffrance.

Quand à soutenir, ainsi que l'a affirmé la maman de Jacques, que les poètes ont toujours été de bons petits garçons, c'est une fière hérésie. Et Jacques l'a démontré victorieusement.

— Ah! tu crois que je ne suis pas un poète, s'est-il écrié, parce que je ne suis pas sage! Eh bien, tu vas voir. Tiens, assieds-toi-là et regarde-moi faire.

Et gravement, Jacques prenant un morceau de papier blanc et un crayon, s'installa à un secrétaire et se mit à écrire.

La maman, heureuse de ces minutes de paix, n'eut garde de déranger le jeune sonneur de lyre.

Au bout de quelque temps, — une demi-heure peut-être, est-ce que je sais? — Jacques courut lui faire lire ce que sa Muse venait de lui dicter.

J'ai été assez heureuse d'avoir une copie de cette inspiration. Je vous la soumets sans y avoir ajouté un mot, sans y avoir fait une rature:

### LE FUTUR SOLDAT

Quand je serai grand  
Je serai dans l'armée, pourtant  
J'aurai un habit à boutons d'or  
Et je porterai l'étendard.  
Quand, sur le champ de bataille,  
Mes troupes reculeront,  
De ma voix de Commandant  
Je crierai: En avant! —  
Après une grande bataille,  
Quand mes troupes seront victorieuses,  
Nous chanterons d'une voix mélodieuse  
Hourah! Hourah! Hourah! pour la

(France.

Après une autre bataille,  
Le Général ennemi

A mes pieds déposera son képi.

Quand j'aurai reconquis l'Égypte et l'A-

(Amérique,

Je retournerai en France comblé d'hon-

(neur

Et je serai décoré par l'Empereur.  
Et si une autre campagne se déclare  
Je remettrai mon habit à boutons d'or,  
Et je combattrai l'ennemi —  
Jusqu'à ce que Dieu m'ait emporté  
Dans son Saint Paradis.

Vous le voyez, Jacques a l'humeur militaire. Il est patriote aussi; il est vrai que Jacques est Québécois, n'est-ce pas tout dire?

Je propose, pour récompenser cette gloire future des lettres canadiennes, ce Paul Déroulède en herbe, que Jacques ait du dessert à discrétion, et que dorénavant, l'heure de son coucher ne soit réglée qu'après la visite du marchand de sable...

Françoise.

La scène se passe dans une sacristie, le jour d'une cérémonie nuptiale.

La mariée (à son mari). — Est-ce petit ici, on y étouffe.

Le mari (naïvement). — C'est atroce; aussi je jure bien que c'est la dernière fois que je me marierai dans cette église.

Délicieuse exposition à Mille-Fleurs. L'avez-vous vue? Elle devance le printemps maussade et fait rêver des beaux jours.

LORSQUE nous avons atteint le sommet de quelque montagne d'où l'on aperçoit là-bas une cité tout entière, notre regard s'arrête volontiers sur ce qui est à notre portée. En face de tant et tant de choses d'aspect si disparate, nous subissons le long éblouissement des unes, tandis que nous effleurons tristement les autres. Et alors, nous sommes près du désir de voir s'évanouir tout ce qui, dans cette ville, n'est pas de nature à charmer l'œil de l'artiste, du poète ou du rêveur. Et puis, l'idée nous vient, parfois, de n'entrevoir chaque logis qu'à travers des lianes ou des élématites, tels des nids bâtis dans de frais luissons verts...

\*\*\*

De même, quand nous avons gravi les sublimes montagnes de l'Idéal, d'où l'on domine au loin toute la grande Cité Humaine, nous voudrions la voir s'étaler à nos yeux aussi éblouissante qu'un Eden. Oui, nous nous surprenons bien des fois à souhaiter de n'y trouver que des maisons aux murailles fleuries, que des chemins tout couverts de fleurs, où passeraient des êtres ayant sans cesse au cœur des joies d'aurore et à la bouche des sourires d'azur... Mais pourquoi ce désir de vivre dans les fleurs nous hante-t-il donc sans relâche?... C'est, sans doute, à cause que le premier destin de l'homme était de séjourner éternellement parmi les lis et d'angéliques jardins.

Jean de Canada.

Les indigènes des îles Samoa (Océanie) possèdent contre l'insomnie, un remède qui ne manque pas d'originalité. Ils enferment un serpent d'une certaine espèce dans la tige creuse d'un bambou.

Le sifflement continu et monotone du reptile prisonnier endort infailliblement.



## APOLOGUE

Si vous avez cru jusqu'à ce jour que c'était seulement dans les cercles diplomatiques, dans les cours ou dans la "haute", qu'on se chamaillait pour des questions de préséance, laissez-moi vous détromper. L'autre soir, j'ai entendu de mes propres oreilles, des légumes se contester mutuellement le droit d'occuper le dessus du panier qui leur est réservé dans mon office.

J'étais là, seule, en train de laver, ma vaisselle lorsque dans le silence qui régnait autour de moi, s'éleva tout d'abord la voix de l'oignon qui fit valoir bien haut ses titres de noblesse. Puis, ce fut la pomme de terre qui prit la parole, puis vint le tour du concombre, etc.

Vous souriez, cher lecteur, d'un petit sourire de doute, mais vous avez bien tort. Est-ce que tout ce qui vit n'a pas son langage? Vous ne voudriez douter un seul instant que l'âne de Balaam ait parlé et vous doutez que mes légumes puissent en faire autant? L'inimitable Lafontaine a bien entendu parler les minuscules fourmis, lui, et n'avez-vous pas aussi ouï dire dans votre plus tendre jeunesse que certain pot de terre et certain pot de fer s'étaient un jour vantés l'un à l'autre comme deux bons Canadiens?

Si les choses parlent, si elles ont une âme comme le veut Lamartine, à plus forte raison, les légumes doivent-ils en avoir une, et par conséquent un langage. Qu'importe si ce langage n'est pas l'Esperanto? Que je l'aie compris, voilà l'important.

La preuve étant faite que ce que j'avance n'est pas une gasconnade, je poursuis et voilà ce que disait l'oignon :

"Vous voyez des gens à trente-six quartiers qui croient leur famille bien ancienne parcequ'elle remonte jusqu'aux Croisades: que dire alors de la mienne dont plusieurs branches étaient au rang des Dieux chez les Egyptiens, bien avant l'ère chrétienne. Si vous doutez de la chose, vous n'avez qu'à consulter Juvénal. J'avoue que ce poète romain s'est moqué de moi et des Egyptiens, mais comme il a passé sa vie à dire du mal ou à se rire de tout le monde et de toute chose, je ne pouvais échapper à son sarcasme ou à ses médisances. Je ne saurais du reste lui en vouloir puisque sa satire confirme mon assertion.

Je pourrais parodier la célèbre phrase de Napoléon et dire que ma famille a contemplé l'humanité depuis plus de quarante siècles. Qu'on me trouve une famille royale capable d'en dire autant.

Et, on ne s'est pas contenté de contempler l'humanité comme ces inutiles pyramides—monuments de vanité—on l'a aussi nourrie de temps immémorial. Et voici à ce sujet une très jolie légende due à Fulbert Dumonteil et qui explique pourquoi l'oignon fait pleurer lorsqu'on le dépouille de ses premières robes :

"On raconte que pendant leur captivité, les Hébreux se rappelant les moutons de Judas, les chevreux d'Israël et les belles génisses de la Galilée, arrosaient des larmes de l'exil, l'invariable oignon d'Egypte dont les Pharaons les nourrissaient. C'est depuis ce temps-là que l'oignon qu'on dépouille rend les larmes dont il a été abreuvé par les Juifs." Cependant ceux-ci regrettèrent l'oignon lorsqu'ils se trouvèrent dans le désert et n'eurent plus que la manne pour nourriture. "Il nous souvient des poissons que nous mangions gratis en Egypte et nous revenant à l'esprit, les concombres, les citrouilles, les poireaux et les oignons. Maintenant nos âmes sont desséchées et nos yeux ne voient que la manne." De là vient l'expression : "Regretter les oignons d'Egypte", c'est-à-dire regretter dans une calamité plus gran-

de, ce que l'on avait considéré comme un malheur insupportable. (1)

Et cette nourriture que j'offre aux humains est si exquise que quand l'on veut exprimer le haut mérite d'une chose, on dit qu'elle a été faite "aux petits oignons".

De même, donne-t-on aussi à la montre, ce bijou indispensable, le nom d'oignon. Jamais un gavroche dit: quelle heure est-il à ton chronomètre? mais bien, quelle heure est-il à ton oignon?

N'est-ce pas une grande preuve de popularité, ce fait de retrouver partout son nom donné à tout ce qu'il y a de beau de bon et d'utile?

Les oignons furent aussi la seule passion gastronomique de Napoléon. A Sainte-Hélène, ils firent ses délices et on les accuse même d'avoir causé sa mort. Comme si tous ses malheurs n'avaient pas suffi à le tuer!!

Voilà pour ma noblesse et mon utilité. Que dire maintenant de ma beauté? Que je sois vêtue d'or, de violet ou de blanc, est-ce que je ne suis pas toujours ravissant d'éclat? Il n'est pas une mondaine dont la robe de soie égale la mienne en splendeur. Aussi que de fois on a essayé d'imiter mes couleurs.

Il y a deux ans, toute personne qui se respectait était sensée avoir un chapeau garni d'un certain ruban de couleur dégradée dite "pelure d'oignon": puis vinrent les costumes violets qui étaient encore une imitation des miens.

De temps immémorial, les grands couturiers ont cherché à faire des vêtements ayant le moins de coutures possibles et ils n'ont pas encore réussi. Que n'étudient-ils pas la confection de mes robes. Elles sont innombrables et nulle d'elles n'a un seul point ou couture.

Les humains disent souvent que tel vêtement fait comme un gant: quelle comparaison sotté! Le plut beau gant fait toujours des milliers de plis. Ne serait-il pas plus juste de dire, "Ce vêtement fait comme une pelure d'oignons."

Et quand on pense qu'avec tant de noblesse, de beauté et d'élégance, je suis obligé de frayer continuellement avec toi, plébéienne pomme de terre, et souvent avec toi, rôturier

(1). Larousse.



concombre! C'est ça qui s'appelle déchoir! Rangez-vous au moins ou faites-moi une litière ou un piédestal de vos corps!

Toi, pomme de terre, ton histoire date d'hier et tu es toujours sale et poussiéreuse comme une paysanne que tu es. Tu ressembles à ces personnes dont parle l'Évangile: tu es pleine d'yeux et tu es incapable de voir l'état de ta personne. Secoue au moins la crotte qui te recouvre afin que tu n'en souilles point la soie de ma robe. Toi, concombre, j'avoue que tu es plus propre que la voisine, mais peut-on être plus stupide que toi? Aussi quand les humains veulent s'injurier, ils se donnent tout bonnement le nom d'une de tes espèces et ils se traitent de cornichons.

Osez maintenant me disputer mon droit à la plus haute place!...

—Je l'ose, dit la pomme de terre, et sais-tu ce que je fais depuis le temps que tu parles? Je me demande lequel est le plus désagréable, de ton haleine ou de ton discours? et je ne parviens pas à résoudre la question.

Tu me demandes de me ranger, veuille croire que je me tiendrai toujours aussi éloignée de toi que possible car si tu crains de souiller tes beaux atours, moi j'ai peur d'empeser ma robe de paysanne.

Tu t'es aussi moqué de la multiplicité de mes yeux, mais je sais bien pourquoi tu leur en veux: c'est parce que ce sont les seuls que tu ne puisses faire pleurer, et cette défaite blesse ton amour-propre.

Tant qu'à mon histoire, pour dater d'hier comme tu le dis, elle n'en est pas moins gracieuse pour tout cela et je préfère l'honneur d'avoir été portée en fleur et admirée par une reine de France à celui d'avoir vécu au temps des momies.

Je ne saurais au juste me représenter ce qu'était la cour des Pharaons, mais je suis tout de même sûre qu'elle n'a jamais eu ni la grâce, ni le poli, ni l'esprit de celle des Bourbons. Et j'ai été présentée et reçue, moi, à cette cour exquise, grâce à l'illustre Parmentier qui s'était fait mon Mentor et mon champion.

Je suis une parvenue, je date d'hier, mais pour monter, je n'ai pas attendu, comme bien des gens, ce grand nivellement qui s'est appelé la Révo-

lution. La fine fleur de l'aristocratie française m'a accueillie alors qu'elle était dans toute sa puissance et la République m'a vue d'un bon œil sans que j'aie eu cependant à faire de l'opportunisme. De fait, tous les régimes qui se sont succédés en France—et Dieu sait qu'il y en a eu quelques-uns—m'ont très-bien traitée et ont su apprécier mes mérites.

Tu te flattes, pauvre oignon, de nourrir l'humanité, mais est-ce que je ne fais pas la même chose? et avec combien plus de succès que toi puisque je remplace même souvent le pain. Parmentier a déjà donné un banquet où je revenais à tous les services. Le potage, l'entrée, le plat de résistance, la salade, le dessert et voire même les liqueurs étaient faites de pomme de terre.

J'aide aussi à la toilette de l'humanité: ces dandies qui promènent avec importance la blancheur de leurs plastrons, de leurs cols et de leurs manchettes, à qui en doivent-ils l'empesage voulu et le reflet luisant, si ce n'est à la pomme de terre?

La pomme de terre! mais c'est le délice du riche, la nourriture du pauvre, le sauveur de l'humanité quand manque le froment!

De nos jours, le haut du pavé n'est pas tenu par ceux qui n'ont pour tout mérite que des ancêtres illustres, mais bien pour ceux qui savent se rendre utiles, qui ont de la valeur personnelle, enfin par ceux qui ne se parent pas de la vieille gloire d'autrui parcequ'ils savent s'en créer de la nouvelle. Et moi, je suis non-seulement utile, mais encore indispensable. Peux-tu en dire autant orgueilleux oignon? Non, alors cède-moi la première place et veuille te taire.....

—Savez-vous bien, dit le concombre, qu'on se croirait dans un carreau des Halles ou à la cour de Napoléon à vous entendre tous les deux. Si vous avez de l'ancienneté ou du mérite, vous n'avez guère de manières et vous êtes loin d'être aimables. Je réclame la première place au nom des bonnes manières qui vous manquent et que je possède à un haut degré. Je sais plaire, moi, et la preuve en est dans le fait qu'on me trouve sur la toilette-duchesse et dans la chambre de bain de

toutes les jolies femmes. Je suis dans ces endroits charmants sous forme de savons, de lotions, de crèmes. On me considère comme une fontaine de Jouvence, comme une source de fraîcheur.

Ce que j'en ai surpris de secrets en ma qualité de médecin-spécialiste pour la vieillesse! Ce que j'ai essayé de larmes furtives causées par l'apparition d'une première ride ou d'une tache rousse.

Quand le miroir brutal montre les outrages du temps, moi, faisant mentir Racine, je prouve que ces outrages sont réparables. J'efface la ride, la tache rousse, et les jolis yeux bleus ou noirs qui, tout à l'heure, roulaient des pleurs amers, rient maintenant d'une joie folle.

Et que de jolies choses aussi j'ai vues! Des bras d'un modelé charmant, des jambes exquis, des gorges d'albâtre et des contours ravissants! J'ai vu des chevelures blondes ou brunes se dérouler en cascades onduleuses! chevelures qui auraient fait pâlir d'envie, la Madeleine de la Croix.

Vivant au milieu de toutes ces grâces et de toutes ces élégances, comment n'aurais-je pas acquis des manières aristocratiques?

Vous, l'oignon, et vous, la pomme de terre, vous n'avez toujours satisfait que les appétits grossiers de l'homme, moi je lui aide dans sa recherche du beau, dans sa conquête de l'idéal. Je me mêle à la rose, à la violette, au benjoin et je cesse d'être légume pour devenir parfum. Est-il existence plus raffinée et ne vaut-elle pas de vieux parchemins ridés?

Je suis l'emblème de la fraîcheur pour les humains. Quand une enfant a une robe bien propre, bien blanche, on lui dit: Ma chérie, tu es fraîche comme un concombre!.....

De tout temps, la jeunesse a régné suprême et comme je symbolise cette période gracieuse de la vie, je réclame donc à ce titre le dessus du panier.

La carotte prenait la parole au moment ou un violent coup de sonnette se fit entendre. Je courus à la porte. C'était des élèves qui m'arrivaient. Il me fut donc impossible d'écouter ce qu'elle avait à dire. J'en suis fâchée et vous?

Blanche-Yvonne.



## Chronique théâtrale

Une première aux Nouveautés.—“Le cœur n'a pas d'âge”, comédie de salon en 2 actes, par Mlle Mathilde Casgrain.

Mme Dumesnil, une ordinaire et banale veuve inconsolable, se consacre entièrement à des œuvres féminines de bienfaisance, et vit avec son frère, le docteur Bernard, célibataire convaincu. Mlle Osine Touton, vieille demoiselle d'un ridicule très poussé, amie de la belle veuve, vient prendre le thé chez cette dernière, et est très bouleversée par les compliments de pince-sans-rire du docteur. Un notaire, M. Auger, vient trouver le docteur Bernard, pour lui faire part de la dernière volonté d'une de ses clientes, Mme de la Feuilleraye, que le docteur a aimée autrefois: cette dame laisse une jeune fille et elle a confié au notaire qu'“elle s'en irait tranquille, si le docteur Bernard voulait épouser sa fille”. Le docteur est troublé, touché, fort indécis. Ici, scène tendre — de la part du notaire, du moins — entre celui-ci et Mme Dumesnil. La veuve lui confesse qu'elle ne se remariera pas, et lui propose de le marier avec une agréable personne, entre deux âges, lui laissant entrevoir que Mlle Touton — c'est d'elle qu'il s'agit, on l'aura deviné — possède des avantages... matériels; et le notaire, pour faire plaisir à sa chère amie, consent à être présenté à Mlle Osine Touton. Et voilà le premier acte.

Mlle Casgrain, qui a de l'esprit, ne m'en voudra de ma sincérité, car elle est bienveillante, si je lui déclare tout d'abord que les connaissances ou mieux, l'expérience de la scène lui fait quelque peu défaut.

En revanche, elle rachète ces petites imperfections, sensibles surtout aux gens du métier, par un style soigné, une langue toujours correcte.

Le dialogue est pétillant et d'une verve pleine de fraîcheur.

Les plaisanteries de la petite bonne sur le subit accroissement de l'estime de Mme Dumesnil pour son mari, depuis qu'il l'a laissée veuve, sont vraiment très amusantes: elles peuvent se résumer agréablement par ce vers, digne de Boileau, et par la forme et par la sagesse:

Il n'est d'époux parfait que celui d'une veuve

La pièce est émaillée de pensées d'une originalité frappante. Une entr'acte m'a beaucoup plu:

Mme Dumesnil, la belle veuve inconsolable, s'interrompt au milieu d'un monologue: “Allons, bon! voilà que je parle toute seule, maintenant!” Et elle ajoute, fort gentiment, que de penser à haute voix, c'est comme de se regarder dans une glace: on aperçoit, en quelque sorte, le fond de son âme.

D'aucuns ont chuchoté que “Le cœur n'a pas d'âge” — un fort joli titre, n'est-ce pas? — est une pièce à clé. Je ne le saurais affirmer puisque l'auteur habite Québec et que je n'ai pas l'heur de connaître beaucoup de concitoyens de cette ville. Je puis déclarer, cependant, que les personnages ont un air de déjà “vécu” qui ouvre un large champ à toutes les suppositions.

Un auditoire des plus nombreux assistait à cette première, et, chaleureusement applaudi à l'œuvre de l'intéressant écrivain.

Mme Ryssler-Neumann a fait une Madame veuve Dumesnil très digne, bien dans le rôle du personnage; Dumestre (le notaire Auger) a fait de louables efforts, et si M. Maüger (le docteur Bernard) était un peu vanité et comptait trop sur la collaboration du souffleur, Mme Joly, (Mlle Osine Touton) était ridicule à ravir; et Mlle Adry (dans Mlle de la Feuilleraye) avait toute la vocation voulue d'une jeune personne qui épouse un vieux monsieur, plutôt qu'un autre.

Admirateur.

La Reine des Eaux purgatives, c'est  
L'EAU PURGATIVE DE RIGA.  
En vente partout, 25 cents la bouteille

## À l'École Ménagère Provinciale

La directrice du “Journal de Francoise” et présidente de l'Association des Femmes-Journalistes Canadiennes, a réuni, ces jours derniers, dans un déjeuner à l'École Ménagère Provinciale, rue Sherbrooke, le cercle militant des journalistes féminins de cette ville.

Le menu, les décorations, dont les convives louèrent aux nues la science et le bon goût, avaient été exclusivement confiés aux soins des directrices de l'École Ménagère. La table ne présentait plus que l'aspect d'un énorme bouquet de verdure et d'œillets rouges, blancs et roses, et voici le détail du repas succulent:

Ecole Ménagère Provinciale

le 26 mars, 1908.

“Dans la profession du journalisme, il y a abondance de nobles cœurs.”

Jules Simon.

Bouillon alphabétique  
Mayonnaise Marguerite  
Ris de veau en timbales  
Filets aux petits pois  
Pommes de terre Duchesse  
Délicieuses au parmesan, céleri  
Panais soufflés  
Glace printanière  
Gâteaux,  
Olives, amandes salées, bonbons,  
Café, Punch, Cidre.

Ce ne fut pas seulement un repas de corps mais une parlote amusante entre intelligentes camarades. On proposa de se réunir, chaque année, en un banquet fraternel, pour resserrer davantage les liens de solidarité professionnelle; on ébaucha ensuite le programme des fêtes à l'occasion de la convention des femmes-journalistes, en septembre prochain, et surtout on s'amusa et rit beaucoup.

Après le déjeuner, les convives voulurent féliciter personnellement les directrices, Mlles Anctil et Gérin-Lajoie, du grand succès de leur menu. Désormais, toutes les femmes journalistes n'auront qu'une voix pour louer l'excellence des mets confectionnés à l'École Ménagère.



Remarqué au nombre des invitées : Jean Deshayes, (Mme M. Saint-Jacques) et Margot, (Mlle de Montigny) du "Canada"; Jeanne (Mme Dumont-Laviolette) et Colette (Mlle Lesage) de la "Presse"; Madeleine (Mme Huguenin), et Camille (Mlle Lanctôt) de la "Patrie"; Hélène Dumont (Mlle Marie Beaupré) du "Foyer"; Gaétane de Montreuil (Mme Chs Gill), Colombine, (Mme Côté), Tante Ninette (Mlle C.-B. Barry) du "Journal de Françoise", Mlle Charbonneau, secrétaire au "Journal de Françoise".

### Notes sur la Mode

LES grands chapeaux se feront encore ce printemps; ils seront même immenses mais la forme cloche a à peu près vécu.

Les galons brodés seront beaucoup employés dans la garniture des chapeaux avec le tulle et le taffetas; le galon d'argent aura aussi son heure de vogue.

Le crin cousu sera choisi pour les chapeau de haute élégance.

Les toques seront larges, toutes rondes, en paille de riz, en fine paille anglaise ou en grosse paille de couleur. Les garnitures seront de fleurs ou de plumes, sans compter les aigrettes si dispendieuses, hélas!

Les jupes restent ce qu'elles sont, c'est-à-dire, à peu près fourreaux. On répare cependant des draperies, pour jupes, en tissus légers et souples, qui feront un très excellent effet.

Les étoffes sont unies et rayées et les rayures plus grandes que celles de l'an dernier.

Les bretelles restent en faveur; seulement pour leur donner de la nouveauté, on les fera descendre en étole jusqu'à mi-jupe, ou jusqu'au bas de la robe.

Les épaules sont plus tombantes que jamais; l'emmanchure reste toujours invisible et continue de se cacher sous une garniture, sous une bretelle, sous des plis.

Cigarette.

## UNE PAGE DE MEMOIRES

### Les dessous de l'Histoire

L'ANNEE 1849 fut une période d'agitation pour le pays, et surtout pour la ville de Montréal, à laquelle une bande de fanatiques firent perdre, pour toujours sans doute, son titre de capitale, qu'elle posséderait probablement encore aujourd'hui.

Le fanatisme conduit rarement à d'autres résultats.

Rappelons succinctement les faits.

A l'exemple du Haut-Canada, qui, avant l'union des Provinces, avait voté une somme de cent soixante mille dollars pour indemniser les citoyens paisibles dont les biens avaient souffert par suite des insurrections de 1837 et 1838, le gouvernement Lafontaine-Baldwin avait soumis aux Chambres un projet de loi affectant une somme de quatre cent mille dollars aux mêmes fins pour le Bas-Canada, où les désastres causés par les mêmes événements avaient été beaucoup plus considérables.

Cette action du gouvernement libéral souleva des tempêtes.

Les haines de races, encore brûlantes, se ravivèrent, et le brandon de la discorde se ralluma aux quatre coins du pays.

Ce fut une lutte acharnée. On vit de nouveau aux prises presque tous les acteurs du conflit qui avait ensanglanté les échafauds dix ans auparavant.

Cette fois, au moins, la victoire resta finalement aux partisans de la justice et du bon droit. La majorité en faveur du bill fut de vingt-cinq — vingt-quatre Anglais et vingt-quatre Français s'étant donné la main pour accomplir ce grand acte de politique réparatrice.

Des vingt-quatre Canadiens-français, hélas! pas un seul ne survit. C'est M. Chauveau qui s'est éteint le dernier, à l'âge de soixante-treize ans.

La bataille était gagnée, mais le fanatisme n'avait pas désarmé.

La loi votée, on essaya d'obtenir un désaveu de la part du gouverneur général, lord Elgin.

On n'y réussit point.

Les supplications, les menaces, les injures — on employa tout — furent sans effet sur cet homme aussi ferme que consciencieux; et le 25 avril, lord Elgin sanctionnait la nouvelle loi, connue aujourd'hui dans l'histoire sous le nom de "Bill d'indemnité".

La huée fut sauvage. On siffla, on hurla, on poursuivit le représentant de la Souveraine avec des vociférations, des trognons de choux, des œufs pourris et des pierres.

Le soir, les députés s'échappèrent comme ils purent du Parlement mis à sac et incendié par un mob en furie.

Durant plusieurs jours, la ville fut au pouvoir des émeutiers, qui se livrèrent à des actes du plus odieux vandalisme.

Encouragés par certains journaux — le "Montreal Gazette" en particulier — ils brûlèrent et saccagèrent les propriétés et les demeures des premiers citoyens de Montréal, et entre autres, la demeure de M. Lafontaine.

On ne parlait rien moins que d'exterminer tout ce qui portait un nom français dans le pays.

Heureusement que ces énergumènes se contentèrent d'en parler. Pour des raisons connues, ils ne mirent à exécution que des projets moins dangereux pour eux comme pour nous.

Après la prorogation des Chambres, les attaques de nuit recommencèrent. Les femmes étaient insultées et bafouées dans les rues. Lady Elgin elle-même ne pouvait plus sortir en voiture, sans s'exposer aux injures d'une lâche populace, qui se targuait d'agir au nom de la proverbiale loyauté britannique.

Cette nouvelle manière d'entendre



la loyauté ne fut pas exclusive à Montréal. Elle se fit un peu générale dans tout le pays.

Partout où il avait quelque groupe d'Anglais fanatiques on organisa des assemblées tumultueuses, on prononça des discours incendiaires, et l'on brûla le gouverneur en effigie, quand on ne se livra pas à des désordres plus graves.

Ces exécutions en effigie ne furent pas toujours, il est vrai, couronnées du plus brillant succès. A Québec, par exemple, la comédie fit un four colossal, et tomba au lever du rideau.

La scène avait lieu en face de la cathédrale, sur la place du Marché. Elle fut épique.

Le bûcher venait à peine d'être allumé aux applaudissements de la foule et aux éclats des fanfares, lorsqu'une escouade de durs-à-cuire du faubourg Saint-Roch débouchèrent par la rue de la Fabrique, et, armés de manches de hache et de gournaibles, formulèrent avec énergie l'intention de prendre place aux premiers fauteuils d'orchestre.

De leur côté, les vaillants partisans de la loyauté britannique étaient bien armés aussi. Il en résulta un léger différend dans lequel les trouble-fête eurent le dessus.

Les statistiques officielles ne constatent pas combien il y eut d'yeux pochés, de têtes fêlées et de côtes enfoncées, mais il n'en reste pas moins acquis à l'histoire que, après quelques instants de pourparlers plus ou moins appuyés d'arguments "ad hominem", l'effigie du gouverneur fut enlevée haut la main et mise en sûreté derrière les verrous de la cathédrale, sans qu'un poil de sa perruque blanche eût été seulement roussi.

Les loyaux sujets de Sa Majesté n'eurent qu'à rentrer chez eux paisiblement, tandis que les dépouilles opimes—sous forme de la susdite perruque, d'un bicorné à plumet, de passementeries et d'épaulettes en or, d'éperons en argent et d'une épée de théâtre, sans compter une tunique, un pantalon, un gilet, des bottes et du linge superfin — étaient loyalement partagées entre les vainqueurs, qui

n'ont, j'en suis bien certain, jamais songé à s'en confesser.

Les échos de ces désordres et de ces luttes arrivaient jusqu'à notre humble village de Lévis, et soulevaient de singulières effervescences dans mon petit crâne de neuf ans. Ils y réveillaient je ne sais plus quelles idées belliqueuses, réminiscences chevaleresques des premières lectures, inquiètes aspirations mal définies, mais encore vibrantes sous l'impulsion des récents ébranlements sociaux.

Les pères ne faisaient plus fondre leurs cuillers pour en faire des lalles; mais les enfants ne s'avouaient pas vaincus.

Le nom de Papineau nous enthousiasmait toujours; et toujours et malgré tout, nos petites cervelles rêvaient de revanche, de bataille et d'indépendance.

Les hommes, auxquels l'expérience a enseigné l'inutilité de toute résistance, peuvent s'indigner, menacer, mais ils se soumettent devant la nécessité.

Pour l'enfance inexpérimentée, au contraire, rien ne semble impossible. Elle est toujours prête à tenter le sort, si implacable qu'il soit.

Or les Anglais de Lévis, guère moins fanatiques que ceux de Québec, voulurent avoir, eux aussi, leur petite démonstration la loyauté.

Le jour fixé, le lieu choisi—c'était à deux pas de chez mon père, au fond d'une anse formée par un retrait du rocher qui borde le Saint-Laurent à cet endroit—les invitations furent lancées.

Une belle occasion pour les déconfits de Québec de se refaire le moral!

Tout avait été mis en œuvre pour assurer un succès sans précédent. Dans l'après-midi, les barils de goudron s'échafaudèrent en pyramides, entremêlés de bottes de paille imbibée d'huile; et sur le tout, on dressa un mannequin à cheveux blancs, tout doré sur tranche, et tenant dans sa main un rouleau de papier censé représenter le fameux bill, prétexte à tout ce tapage.

Les préparatifs s'étaient faits sous la surveillance et la protection d'un piquet d'hommes armés de pied en

cap, et qui, jusqu'au moment de la cérémonie, firent sentinelle autour de ce sentiment de loyalisme nouveau modèle, avec une bravoure que la postérité, si elle s'en rapporte à mon témoignage, ne saurait leur contester —bravoure mise du reste à l'épreuve par l'attitude menaçante d'une poignée de moutards qui regardaient faire avec une curiosité mal dissimulée.

Depuis quelques jours, des assemblées secrètes avaient eu lieu — mon père en était — dans le but d'aviser aux moyens à prendre pour repousser l'affront qu'on nous préparait.

Les habitants des "concessions" s'étaient armés et organisés à tout hasard; ceux des "chantiers" étaient prêts à marcher et n'attendaient que le signal d'agir.

Une bagarre sanglante était possible. Le jour arrivé, jusqu'à midi, elle



## "La Réflexion mûrit la pensée"

### Pour vos Prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos trois pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

### Pour Accessoires de Pharmacies

Nous avons les dernières nouveautés, tels que Limes pour les ongles, Houppes, Articles en cuir, boîtes de toilette, etc., etc.

### Parfumerie et Chocolats

Les Parfums les plus nouveaux, comme d'habitude se trouvent à la pharmacie de Henri Lanctôt, angle des rues St-Denis et Sainte-Catherine; Bonbons, Chocolats de McConkey, de Lowney, en boîtes ordinaires et de fantaisie pour les fêtes.

# Henri Lanctôt

Trois Pharmacies :

529 rue Ste-Catherine, coin de St-Denis.

820 rue St-Laurent, coin Prince Arthur.

447 rue St-Laurent, près De Montigny.



fut imminente. Un homme fit tourner les cartes.

Le curé, averti de ce qui se passait, parcourut les rangs, visita les chefs, défendit toute voie de faits sous les peines les plus sévères; bref, tua le conflit dans l'œuf.

A la tombée de la nuit, chacun se claquemura chez soi, portes et contrevents hermétiquement clos; et ce fut la rage au cœur et les poings crispés que mon père entendit passer, dans les éclats de rire et les acclamations gouailleuses, les équipages de luxe, les tambours et les cuivres en goguette, avec le petit canon qu'on s'était procuré à bord d'un navire pour rehausser l'éclat de la fête par d'aussi solennelles que loyales détonations.

Nous n'avions pas allumé de lumière. La maison était triste comme un tombeau.

— Couchons-nous! grommela mon père.

Tout le monde obéit, à deux exceptions près.

Pour moi, je ne fis que semblant, de même qu'un jeune garçon du nom de John Campbell — mort il y a quelques années, à Montréal — un orphelin de quelques années plus âgé que moi, que mon père avait recueilli à l'âge de trois ans, et élevé depuis comme son propre enfant.

A nous deux, nous avons formé un projet.

Ce projet était hardi pour des gosses; mais il était en même temps bien simple, comme vous allez voir.

Au lieu de monter à nos chambres, nous filâmes par la porte de service; et, sans plus d'hésitation, nous nous mîmes à gravir l'escarpement de la falaise qui se dressait à pic en arrière de notre demeure.

C'eût été chose impossible pour quelqu'un de moins expérimenté que nous, tant il faisait sombre; mais nous étions familiers avec tous les détours des sentiers, toutes les anfractuosités du sol, et l'ascension ne fut pas longue.

Chemin faisant, nous emplissions nos poches de cailloux, de galets et de morceaux de tuf, de peur de ne pas trouver là-haut ce qu'il nous fal-

lait pour mettre notre plan à exécution.

J'y allais consciencieusement pour ma part; si consciencieusement, qu'en atteignant le sommet, je me trouvais tellement lesté que mon camarade dut m'aider à franchir le rebord hérissé de broussailles, qui surplombait au-dessus des profondeurs enténébrées dont nous émergions.

Grâce à cet appoint, je réussis tant bien que mal à me hisser auprès de mon compagnon; et bientôt nous fûmes tranquillement accroupis dans les hautes herbes à deux cent cinquante pieds au-dessus de la foule des manifestants, dont les éclats de rire et les exclamations joyeuses arrivaient, sonores ou perlées, jusqu'à notre cachette.

Toup à coup:

Boum!...

Un coup de canon ébranla le rocher. Puis une sonnerie de clairons éclata dans la nuit.

Au même instant, un jet de flamme jaillit du bûcher, un formidable hurra retentit au loin, et une houle compacte de tête grouillantes et rieurs apparut à nos yeux, massée en un cercle flamboyant, tandis que, parmi les roulements de tambours et les cris de triomphe, les cornets, les trombones et les ophicléides lançaient les premières notes du "God save the Queen".

Il y a de cela plus d'un demi-siècle; et j'ai encore le spectacle sous les yeux. C'était, autant que je me rappelle, magistralement beau.

Mais cela ne dura que quelques secondes. Presque au même instant, une clameur terrifiante traversa les airs. La foule, après avoir tourbillonné un moment comme un amas de feuilles sèches secouées par une rafale, prit la fuite de tous les côtés à la fois, et se dispersa au loin dans les espaces noirs, laissant la flamme du bûcher monter solitaire, avec sa colonne de fumée, vers les hauteurs où nous étions.

C'étaient nous, les malheureux! — la plume m'en tremble encore aux doigts en écrivant ces lignes — qui, sans songer un instant aux conséquences, sans réfléchir au poids terri-

ble dont nous risquions de charger nos consciences pour la vie entière, sans nous rendre compte que nous commettions là un crime lâche et atroce, c'était nous, dis-je — mon camarade et moi — qui venions de lancer sur cette foule sans défense, sur cette foule inoffensive après tout, une volée de pierres dont la moitié d'une aurait pu tuer raide celui qui l'aurait reçue sur la tête!

Oh! la politique!

Par un hasard qui tient du miracle — Dieu sait si je le remercie souvent de m'avoir épargné un tel remords — nos projectiles, heureusement, n'atteignirent personne.

Mais la panique fut inexprimable.

On transporta des femmes évanouies jusque chez mon père.

Pauvre père! lui si humain, si compatissant, toujours hanté par la crainte de faire du mal à quelqu'un, s'il avait su!...

En somme, ce soir-là, si l'effigie de lord Elgin fut consumée, personne n'eut raison de s'en réjouir: la peur provoquée par deux gamins avait été telle que les loyaux sujets de Sa Majesté n'eurent plus même la pensée d'affirmer la solidité de leurs principes par d'autres démonstrations de ce genre.

Je suis bien convaincu que les survivants — s'il en reste — s'imaginent encore avoir été attaqués, cette nuit-là, par une armée de brigands.

Qu'ils ne me gardent pas rancune, au moins!

Je me suis repenti!

Louis Fréchette.

### MESDAMES

Confiez-nous vos Prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.

Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.

Drogues et produits chimiques purs, articles divers pour malades, objets de pansement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassin, thermomètres, etc.

Pharmacie LAURENCE,

Coin des Rues St-Denis et Ontario, Montréal.

JEAN DESHAYES, Graphologue  
873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga.



## Une omelette dans un chapeau

Qui n'a été témoin de ce tour exécuté avec dextérité par les prestidigitateurs renommés. Si simple qu'il puisse paraître, il y a tout de même un tour de main que ne possèdent pas les débutants et qui peut leur faire rater l'expérience. L'aventure qu'on va lire et qui est arrivée à Robert-Houdin à ses débuts en est la preuve. C'est lui qui parle: "J'avais, dit-il, emprunté un chapeau pour y faire mon omelette. Les personnes qui ont vu exécuter ce tour savent qu'il est principalement destiné à provoquer la gaieté dans l'assemblée, et qu'il n'y a rien à craindre pour l'objet emprunté.

Je m'étais fort bien tiré de la première partie, qui, consiste à casser des œufs, à les battre avec du sel et du poivre, et à jeter le tout dans le chapeau. Il s'agissait après cela, de simuler la cuisson de l'omelette; je posai un flambeau à terre puis, mettant au-dessus, à une distance où elle ne pouvait être atteinte, la coiffure qui devait simuler la poêle; je lui fis décrire de petits cercles, comme pour faire une omelette. En même temps, je débitais avec assez d'entrain des plaisanteries appropriées à la circonstance.

Le public riait si bien et si haut, que je m'entendais à peine parler. Je ne me doutais guère à ce moment, de la cause réelle de cette hilarité. Hélas! je ne tardai pas à la connaître. Une odeur forte de roussi me fit jeter les yeux sur la lumière; elle était éteinte. Je regardai vivement le chapeau; le fond en était entièrement brûlé et taché.

Il paraît que, n'ayant pas convenablement apprécié la hauteur de la bougie, j'avais commencé par rôtir le malheureux chapeau, puis, sans me douter de ce qui m'arriverait et continuant toujours à tourner, j'étais descendu un peu plus bas et je l'avais barbouillé de cire fondue. Tout interdit à cette vue, je m'arrêtai, ne

sachant comment sortir de ce mauvais pas. Heureusement pour moi que mon désappointement, si véritable qu'il fût, passa pour une comédie bien jouée; on ne doutait pas que cet accident ne fût un des agréments du tour et ne fût promptement réparé.

Cette confiance dans mon savoir-faire était un supplice de plus; car, pauvre magicien, mon pouvoir surnaturel s'arrêtait devant la simple réparation d'un chapeau. Je n'avais qu'un moyen, c'était de gagner du temps et de m'inspirer des circonstances. Je continuai donc l'expérience d'un air assez dégagé pour ma position, et j'exposai aux regards du public ébahi une omelette cuite à point, que j'eus encore le courage d'assaisonner de quelques bons mots. Cependant le quart d'heure de Rabelais était arrivé; ce n'était pas assez de payer d'audace, il fallait rendre le chapeau et, faute de mieux, confesser publiquement ma maladresse. Je m'étais résigné à cet acte d'humilité et je cherchais déjà à le faire le plus dignement possible, lorsque je m'entendis appeler de la coulisse, par Antonio. Sa voix suspendit sur mes lèvres la parole prête à s'échapper et me rendit courage; car je ne doutais pas que mon compère ne m'eût préparé quelque porte de sortie. Je me rendis près de lui; il m'attendait un chapeau à la main. "Tenez, me dit-il, en l'échangeant contre celui que je portais, c'est le vôtre, mais peu importe; faites bonne contenance; brossez-le comme si vous veniez d'enlever les taches, et, en le remettant à la personne dont vous avez reçu l'autre, priez-la à voix basse de lire ce qui est au fond." Je fis ce qui m'était recommandé. Le propriétaire du chapeau brûlé, après avoir reçu le mien, se disposait à me faire une réclamation, lorsque je le prévins par un geste qui l'engageait à lire la note fixée sur la coiffe. Cette note était ainsi conçue: "Une étourderie m'a fait commettre une faute que je réparerai. Demain, j'aurai l'honneur de vous demander l'adresse de votre chapelier; en attendant, soyez assez bon pour me servir de compère et cacher ma mésaventure." Ma requête eut tout le succès que je pouvais désirer, car mon secret fut parfaitement gardé et mon honneur fut sauf."

## Concours de popularité

Pour le recrutement des abonnés  
1<sup>er</sup> PRIX, (à toutes les personnes recrutant 250 abonnements nouveaux)

**Un voyage en Europe et retour**  
2<sup>ième</sup> PRIX, (150 abonnements nouveaux),

### UN PIANO DE \$300.00

fabrique Bachman, boîte en magnifique noyer noir, clavier en riche ivoire (action à répétition) exposé aux magasins de pianos, de notre jeune et populaire marchand d'instruments de musique, M. Ed. Archambault, 312 rue Sainte-Catherine-E.

OU BIEN

Un trousseau complet de jeune fille ou dame.

3<sup>ième</sup> PRIX, (75 nouveaux abonnements),

### Un phonographe Pathé

4<sup>ième</sup> PRIX, (50 nouveaux abonnements),

### MONTRE pour MONSIEUR

boîtier en or massif (garanti à 14 carats), sans couvercle, mouvement de 17 pierres (rubis); spirale Bréguet; régulateur breveté, ajusté.

OU BIEN

Montre de Dame, boîtier en or massif garanti à 14 carats), avec couvercle enrichi d'une étoile et d'un croissant de diamants. Mêmes spirales et régulateurs que plus haut.

Chacune de ces montres a une valeur de \$60.00. On pourra les voir dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

5<sup>ième</sup> PRIX, (35 nouveaux abonnements),

**Un pupitre avec combinaison de bibliothèque**  
6<sup>ième</sup> PRIX, (20 nouveaux abonnements), un Bracelet en or massif (garanti à 14 carats), orné d'une rivière de perles.

OU BIEN

Un autre bracelet en or massif (garanti à 14 carats), avec fermoir d'un dessin modern style, incrusté de perles.

Ces bracelets sont évalués chacun à \$25.00. Exposés dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 257, rue Ste-Catherine-Est.

OU BIEN

7<sup>ième</sup> PRIX, (10 abonnements nouveaux). Un réticule en peau de crocodile avec initiale en argent massif.

8<sup>ième</sup> PRIX, (5 abonnements nouveaux), une broche en vieil argent, ou une épingle de cravate, ou bien une pen-



dule de fantaisie, ou encore un bracelet en nacre de perle monté en argent.

Le concours ne se terminera que le 1er mai 1908.

Pour tous autres renseignements, s'adresser

"LE JOURNAL DE FRANÇOISE",  
80, rue Saint-Gabriel,  
Montréal.

### Recettes Faciles

**POMMES DE TERRE EN GA-  
TEAU.** — Faites cuire des pommes de terre à la vapeur; épluchez-les; écrasez-les et délayez-les avec des jaunes d'œufs et de la crème; mettez le tout dans une casserole avec du beurre, du sucre et un peu de fleur d'oranger. Posez la casserole sur le feu et ne cessez d'en remuer le contenu jusqu'à ce que cette préparation forme une espèce de purée bien chaude (il ne faut pas qu'elle bouille). Beurrez un moule; semez sur le beurre de la mie de pain émiettée, et versez la préparation dans le moule; posez ce dernier sur un feu doux; couvrez-le; retirez-le au bout d'une heure; renversez le moule sur un plat; enlevez ce moule avec précaution et servez.

**MACARONI MARGE AU GRATIN.** — Faites cuire votre "Macaroni Marge", un paquet d'une livre pour six personnes, dans du bouillon ou de l'eau salée; ajoutez poivre, au besoin une gousse d'ail écrasée et disposez dans un plat à gratin. Couvrez la surface d'une couche de fromage râpé et de beurre frais. Faites gratiner au four pendant dix minutes et servez.

Pour le Gratin au Maigre on remplace entre autres le fromage par de la crème et l'ail par de la noix muscade.

Synthèse où la nature offre ses ambrosies,  
Nectar dont le désir a fait son Eureka,  
Aux lèvres du Poète heureuse Angélica  
Tu devais amener toutes les poésies.

ANDRÉ GOHE

A Mille-Fleurs, 527, rue Sainte-Catherine Est, le printemps y est réfugié, dans une merveilleuse exposition de chapeaux de la saison nouvelle. Allez-y faire une visite pour vous réjouir les yeux et vous égayer l'âme.

### Conseils Utiles

**MARQUÉS D'EAU SUR LES TABLES.** — Le meilleur moyen de faire disparaître les taches faites par l'eau chaude sur une table, consiste à prendre de l'huile à salade et du sel, et à en faire une pâte légère. Recouvrez la tache avec cette pâte et au bout d'une demi-heure, polissez avec un linge sec. La marque sera entièrement disparue.

**ECHARDE.** — Lorsqu'un éclat de bois, une épingle ou un objet pointu quelconque pénètre dans la peau, il est bon, avant de l'enlever, de mettre une goutte d'huile sur l'endroit où l'objet a pénétré; cette précaution facilite beaucoup l'extraction.

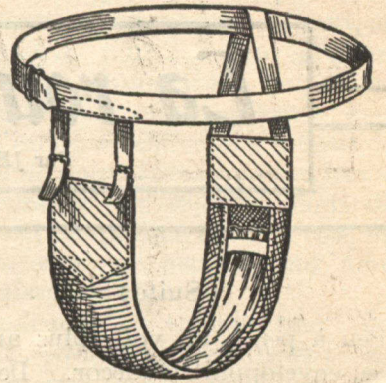
**RACCOMMODAGE DE LA PORCELAINES.** — Attachez les morceaux cassés bien solidement avec un gros fil ou une ficelle et on place l'objet à recoller dans une casserole pleine de lait de façon qu'il baigne complètement. On fait bouillir le lait et le vase est recollé très fermement.

Voilà le temps des expositions. Si vous voulez jouir du printemps, il faut surtout aller dans les salons de modes, et, un, entr'autres que nous vous recommandons, est celui de Mme Pageau. Le bon goût, l'élégance, les créations nouvelles s'y sont donné rendez-vous. Voulez-vous un de ces larges chapeaux qu'on appelle Gainsborough et que le pinceau d'un artiste anglais a mis en honneur? Il y en a, en dentelle, en tulle, en tissus les plus délicats. Préférez-vous pour votre genre de beauté, un toquet en paille, ou un simple chapeau de tout-aller? Vous trouverez tout cela et mille autres formes encore. Les fleurs, qui sont la rage cette année, sont en beauté chez Mme Pageau. Toute la flore y est représentée: roses, mugnets, lilas, pensées, mignonnette, feuillages divers, etc., etc. Allez seulement vous donner le spectacle de ces merveilles et vous serez amplement satisfaites.

Mme PAGEAU,

769 rue Sainte-Catherine Est, entre  
les rues Panet et Plessis.

Le Meilleur Appareil Inventé pour  
les Dames.



Hygiénique pour le temps des  
Périodes Mensuelles.

## Protecteur Victoria

Pas un article de luxe, mais nécessaire  
Indispensable dans le cas des  
Maladies des Reins.

Toute femme comprendra de suite la commodité et les avantages de notre Protecteur. Lorsqu'elle en fera usage, elle se joindra à toutes nos clientes pour vanter le "VICTORIA", s'étendant que ce Protecteur n'ait pas été inventé plus tôt. Le Protecteur se compose de deux parties: Le sac et la ceinture. Le sac reçoit un garni. La ceinture entoure la taille. Le sac est fait de caoutchouc violet, pure, mince et inodore. La ceinture est faite de fine toile non élastique. La femme qui aura essayé le "VICTORIA" ne voudra pas s'en passer. — Prix franc de port \$1.00  
Demandez notre circulaire.

## The Sapho Mfg. Co.,

61 Rue St-Gabriel, Montréal.

MES DAMES,

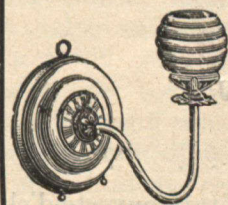
Pour vos parfumeries et articles  
de toilette allez chez

## Quenneville & Guérin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.

Six pharmacies: 397 St-Antoine, coin Fulford; 1234 St-Laurent, coin Fairmount; 701 rue Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin Saint-Hubert; 13 87 Ste-Catherine Est.



La Veilleuse en  
Nickel

Montreal  
BEAUTY

Toute une nuit d'éclairage pour  
un quart de cent, sans odeur  
ni fumée.

Prix: 90c.; par la Poste, 10c. de plus.

L.-J.-A. SURVEYER,

52 BOULEVARD ST-LAURENT, - MONTREAL



# La route s'achève

Par JEAN SAINT-YVES [1]

(Suite)

Peu à peu, un voile plus ardent, rose, enveloppait le décor. Des ombres subitement apparues violettes, bleues, s'allongeaient. Du ravin, une buée pâle montait, tissait autour de la ville un fin brouillard, un crépuscule vague qu'à larges coups d'ailes crevaient des cigognes, et les vautours s'élevant de l'abîme en de grands ronds majestueux, très lents.

Le bleu du ciel se fonçait très vite. Le jour s'évaporait, s'enfonçait, s'évanouissait dans la nuit qui montait. Et sur le firmament assombri la ville rose et jolie jaillissait, grandie en cet air, portée sur son rocher mauve.

Un instant, très court, ce fut l'éclat d'une féerie.

Et dans la chambre, Pierre, étreignant toujours la jeune femme, répétait sa prière désolée :

— Parle!... Parle!...

Mais les belles lèvres ne s'ouvraient pas. Les beaux yeux voilés de détresse le regardaient, toujours de même, avec tout l'amour de leur âme.

Alors il s'abattit à ses pieds ; et sur ses genoux, la tête en ses mains, — ces mains qui par moment passaient et repassaient sur sa tête, sur ses joues brûlantes, le caressaient très tendres, semblaient lui demander pardon pour tout ce chagrin qu'elle n'aurait pas voulu lui faire, — il pleura.

V

La petite porte s'était ouverte d'elle-même.

Tout au moins, il lui parut ainsi. Mais il ne se leva pas pour aller la refermer. A peine s'il souleva le coin

de la couverture qu'il avait rabattu sur sa tête, par habitude, depuis qu'il était en ce réduit, à cause de cette poussière qui, au moindre vent, descendait du vieux toit. Il ne fit pas plus.

Il était à peine éveillé et regardait, nonchalant, à travers les paupières mi-fermées.

Il devait être de très bonne heure. L'air était calme, ensoleillé. La lueur fraîche du matin entraît à pleins flots dans le marabout, et puis après, ce qu'il voyait par cette ouverture pas très haute, pas très large, c'était du bleu, du bleu invraisemblable. Un peu d'horizon limitait cet azur, un lointain silhouetté nettement, des montagnes roses, jolies, fines, une touche d'aquarelle posée en bordure.

Entre cette vision et lui, rien, de l'espace, et, toujours, cette inquiétude vague si proche du vertige, cette sensation de n'être plus sur la terre, de planer.

Dans le silence un chant d'oiseau s'élevait à intervalles réguliers, deux ou trois notes alternées, sifflées tout d'abord, cristallines, puis une roulade brève, aiguë, gaîment modulée.

Depuis quinze jours qu'il était là, c'était la première fois que cela arrivait. Les petits oiseaux ne montaient pas jusque-là. Les vents y étaient trop violents, trop froids, et puis c'était si triste, si désolé ! Il fallait être soldat ou ermite pour y venir vivre. Des roches éboulées, pas une herbe, pas une fleur, pas un buisson, rien qui fût la joie des yeux, nulle verdure. Et voici que, parmi ces débris, un petit oiseau s'était posé, et dans le grand silence du matin, ébloui, éperdu, aspirant l'immensité bleue, découverte, grisé d'aubes et de rayons, chantait à plein gosier.

Aussi ténue, aussi débile qu'elle fût, cette existence ainsi manifestée, Pierre la sentait tressaillir, frissonner dans le rayon de lumière qui se glissait jusqu'à lui, et il ne se lassait pas d'écouter. Cette joie du petit être emplissait l'espace.

Tout à coup, sur l'ouverture de la porte une ombre passa. Une vieille femme arabe entra, courbée. Elle n'y voyait pas très clair non plus, cela se devinait à la façon dont elle tâta le sol en avant d'elle, à l'aide d'un bâton qui tremblait en sa main amaigrie. Derrière elle se glissa une petite fille. Elles firent quelques pas vers lui, vers l'amas informe de couvertures qu'il devait paraître, et se mirent à genoux toutes les deux, côte à côte. La vieille femme eut des peines infinies à se courber, l'autre, comme un jeune chat, s'allongeaît sur le sol, baisait la terre et se relevait avec des ondulations souples au long des reins, un frémissement de sa jeune poitrine à peine voilée.

C'étaient des Kabyles. Comme telles, elles allaient le visage découvert. La vieille marmonnait d'interminables psaumes ; la jeune fille répondait, reprenait, et par saccades se penchait.

Il n'eût garde de remuer, ne voulant en rien révéler sa présence. Et puis, la petite était si jolie !

Sa robe était très primitive. Un fourreau, un sac fendu de chaque côté jusqu'à la taille où se tordait une corde en guise de ceinture. Le lambeau de devant, très échancré, posé au bord de la poitrine, se rattachait à la partie couvrant les épaules par deux grossières épingle de métal, épingle larges, en fer, reproduisant de bien loin, hélas ! celles tout en argent et délicatement ciselées que portent les femmes de plus riche condition. C'est qu'elle n'était qu'une petite paysanne, elle, une fille de douar. Et à chacune de ces flexions du corps où elle s'allongeaît vers lui, les bras tendus, se plaquait à terre en des à-coups de supplication ardente, passionnée, le front, les lèvres heurtant le sol, Pierre la voyait toute très finement modelée, élancée, gracieuse. Ses yeux noirs, frangés de longs cils,



avaient un regard lumineux, et sa bouche s'entr'ouvrait sur des dents parfaites suivant le mouvement rapide des lèvres, exhalant sa prière monotone, indéfinie.

A un moment, elle se leva. La vieille s'accroupit sur les talons, le bâton à terre, les mains coiffant la pointe des genoux relevés, semblant attendre. La petite s'était glissée dans le fond. Il y avait là, dans la poussière, divers ustensiles en terre rouge ébréchés, sales, auxquels Pierre s'était bien gardé de toucher. Elle revint, en déposa un à terre devant elle, une sorte de plat où elle répandit une poudre. Puis elle approcha une allumette. Aussitôt un grésillement se fit entendre et un peu de fumée s'éleva, immobile, droite.

Elles avaient repris leurs poses de prières, mais elles ne parlaient plus. Elles regardaient cette petite fumée qui allait toujours, écoutaient le grésillement de la résine qui chantait dans la cassolette, et les yeux de la plus jeune s'extasiaient, étincelaient, anxieux, semblant attendre un miracle.

Ce qu'elle venait demander là au saint marabout devait lui tenir très à cœur ; quelque histoire d'amour sans doute, leur seule grande préoccupation ici-bas, à toutes, même les plus misérables, les plus courbées sous la matraque du seigneur et maître. Sa poitrine tressaillait parfois et elle y portait la main, une petite main neuveuse qui griffait l'étoffe, dénudait la chair aux tons tièdes de vieil ivoire. En elle, en ce petit être à demi sauvage se débattait déjà la passion,—de la passion, comme on sait en avoir dans sa race, généralement accompagnée de coups de poignards ou de coups de fusil. Et de l'angoisse venait en elle. De temps à autre une supplication tombait de ses lèvres, une formule jaculatoire bredouillée vite que devait certainement aimer fort le saint homme enterré sous Pierre.

Mais s'il aimait encore, de l'autre vie où il pouvait à loisir les contempler, ces manifestations d'une ferveur dont il était l'unique objet, Pierre, lui, ne pouvait aimer tant d'encens à la fois. La fumée, accumulée sous

le toit en larges nappes suspendues, bleues, s'épaississait maintenant outre mesure et retombait mollement balancée, mais lentement asphyxiante. Alors, à regret, n'y tenant plus, il fit un mouvement, sortit une main, releva la couverture, se dressa. Il avait fait cela lentement, avec précaution. Cependant il avait produit un effet terrifiant. Les deux femmes s'étaient enfuies, hurlantes, l'une traînant l'autre...

Cela l'ennuya de leur avoir fait tant de peur. Il eût aimé voir de près la jeune femme et lui parler. Une fois dehors, il regarda. Dans le fond, la vieille, seule, déboulait, poussant de petits cris, se hâtant. Plus près, derrière une roche, la jolie tête brune de sa compagne dépassait un peu, l'observant. Alors il l'appela, il lui fit signe, et, comme elle ne venait pas, il éleva en l'air, fit miroiter une pièce d'argent. Du temps se passa, puis elle se décida, sortit de sa cachette, rampa vers lui, l'oreille aux aguets, prête à s'enfuir. A deux pas de lui elle s'arrêta, n'osant davantage, le dévisageant pas très confiante.

Cependant ce n'était pas un piège, Pierre lui tendait toujours la petite pièce si blanche en sa main ouverte, et il n'avait pas l'air bien méchant. Alors elle s'élança. Son bras se détendit brusque. Elle saisit la pièce, quoique sa petite main eût à peine effleuré celle de Pierre, et, poussant un éclat de rire, elle disparut, bondissant à travers les pierres.

Dehors la casselotte qu'il avait retirée du marabout continuait à exhiler son encens, une petite fumée bleue se dévidant toujours, montant droit vers le ciel. Plus bas, sous lui, quelque part dans l'éther pâle, lumineux, le petit oiseau lançait son cri, poursuivait ses roulades joyeuses. L'air était doux. Un rêve de bonté et d'amour passait en l'espace.

Le regard perdu dans l'infini souriant du matin, Pierre écoutait.

## VI

Un matin, de très bonne heure, dans le ciel bleu réapparu, bordé de rose, du rose de la grande plaine se levant dans le jour, ils ont quitté la montagne.

Et il se souvient de ce dernier regard jeté d'en haut sur ce pays qu'il

ne reverrait plus jamais, peut-être. Les hommes aussi, chemin faisant, se détournèrent parfois. Les épreuves vaillamment supportées, toutes les tristesses vécues sur ce sommet perdu en l'immense chaos des monts de Kabylie ne pouvaient leur faire beaucoup regretter ce séjour. Tout de même, c'était quelque chose d'eux, de leur existence, un peu de leur âme qu'ils laissaient là.

Le lendemain, à Constantine, ils s'étaient séparés. Ils rentraient en France et étaient très heureux. Au moment de l'adieu, à la gare, ils vinrent lui serrer la main. Ils ne savaient pas bien exprimer ce qu'ils éprouvaient, n'osaient pas non plus à cause du respect qu'ils lui devaient, mais leurs gestes, leurs regards, leurs balbutiements étaient touchants.

—Adieu, mon lieutenant!... Merci!...

—Adieu, mes amis. Adieu et bonne chance! avait répondu Pierre.

Après, il avait erré à travers les rues, au hasard, indécis d'abord, et puis, il s'était aperçu qu'il allait s'essayant à refaire le chemin parcouru dans l'ombre, trois nuits de suite, un mois auparavant.

Le désir le reprit.

Il chercha en sa mémoire, erra longtemps, dévisageant chaque demeure, chaque jeune femme rencontrée. Peine inutile! Le soir allait venir. Alors, un peu las, le cœur lourd, il avait pris le sentier montant sous les pins du Mansourah.

Là, au moins, il savait où aller.

Comme la première fois, il y avait encore du monde dans ce sentier. Il saisit quelques mots au passage. On parlait toujours du drame accompli. Mais les choses s'étaient étrangement envenimées. Fatalement il devait en arriver ainsi. Maintenant la ville était divisée en deux camps.

Il y avait ceux qui étaient pour l'acceptation totale du sacrifice: la chute librement consentie, mais avec la mort immédiate, expiatrice. Et ils magnifiaient cette malheureuse qui avait cédé,—quel que soit le prétexte dont se fût étayé cet abandon,—mais qui n'avait pas voulu survivre. Puis, il y avait ceux qui n'admettaient aucune défaillance, rien que la violation brutale, le crime



complet. Obstinement ils fermaient les yeux, se bouchaient les oreilles. Tous ceux du parti religieux dont elle était, s'étaient levés. Cette femme qui était des leurs n'avait pu faillir. La belle raison!

Les autres ripostaient.

Et c'était l'étal douloureux, poignant, des faits les plus petits relevés par l'enquête immédiate, les constats les plus intimes, les rapports des docteurs fouillant en cette chair meurtrie, souillée, offerte aux yeux de tous.

De cette heure suprême d'amour on faisait une honte, et sur le beau corps, si pâle qu'on eût dû voiler de fleurs et laisser reposer en silence, on épilguait, discutait avec passion.— des passions mesquines, des intérêts de clochers où elle était bien oubliée, certes, mais à propos de quoi toutes les turpitudes, toutes les boues soulevées, la couvraient de leurs éclaboussures.

Pauvre morte!... Il ne l'avait jamais vue, mais comme il en avait une douce pitié!

Bientôt il eut atteint le but.

C'était bien là, un peu à l'écart. Il ne pouvait s'y tromper. Mais la petite maison blanche était close, même elle avait un air d'abandon, d'oubli, qui l'étreignit. Un écriteau dépassait le mur. La propriété était à louer.

A la grille il se haussa. Sous les premiers vents froids, les feuilles s'étaient recroquevillées, jaunies. Beaucoup étaient tombées, couchées dans les allées. Il y en avait qui s'étaient prises en leur chute à travers les branches des massifs dépouillés et qui tremblaient suspendues, laissant échapper un murmure grêle de choses froissées, une petite plainte, très lointaine, allant toujours, et c'était comme l'écho d'une voix chère pleurant en lui.

Plus de fleurs non plus, plus de roses au cœur large, sanglant, dont le parfum montant dans le beau soir d'alors s'était glissé en la douceur du dernier baiser. Derrière ces portes et volets repliés, la vie n'était plus.

Et ce n'était qu'un rêve qu'il aurait eu, dont il ne pouvait rien rester, rien...

Pourtant!...

Alors il s'était assis sur le seuil de pierre, un peu adossé à la porte, et il avait attendu la tombée du jour, voulant revivre encore, d'ici cette heure qui fut la dernière de cet amour inconnu, si beau, pendant que là-bas la cité dressée sur son rocher géant, grandie en l'air du soir, montrait blanche sous le ciel rose.

## DEUXIEME PARTIE

### I

—Et Jacques Marelle, monsieur le major, vous inquiète-t-il toujours?

—Lui?... Pas du tout. Ce n'est pas parfait, mais le mieux s'accroît.

Et ses petits yeux clignotants se portaient tour à tour sur Pierre et la foule élégante qui passait dans la grande allée ensoleillée du parc, à Biskra.

—Au printemps, il pourra rentrer en France. C'est moi qui vous le dis.

—Oui, murmura l'intendant glissant son bras sous celui de Pierre pendant que le docteur s'éloignait... nous verrons cela. Dieu sait que je lui souhaite de guérir, à ce pauvre garçon! J'en ai trop vu arriver ici, comme lui, à peine touchés soignant. Ils vivaient au milieu de nous. Quand on les interrogeait, eux ou leurs médecins, ils allaient toujours bien. Et, un beau matin, au train de Constantine, on accrochait un wagon plombé. Ils s'en allaient en effet, au printemps, mais dans leur triple boîte, enfermée elle aussi en une grande caisse, vous comprenez, à cause des paquebots qui mettent ça à fond de cale parmi les bagages et le fret. Ils s'en allaient comme une banale marchandise, un peu longue, un peu lourde, qu'on maniait avec précaution... et encore!

—Oh! monsieur l'intendant, Marcelle n'en est pas là.

—Non... pas encore... Dieu veuille que le docteur ait raison! C'est si triste de voir partir ainsi de la jeunesse... de la jeunesse qui aime.

Pierre, ému, regarda son grand ami. Sa figure fine, amaigrie, s'éclairait de deux yeux tristes dont le regard reflétait la douceur des fleurs épanouies dans les haies et la joie des enfants s'ébattant autour d'eux.

—Ne me croyez pas méchant, mon petit. J'aime au contraire tout ce qui, en la vie des autres, est une joie et une beauté. J'ai accepté l'existence telle que la destinée me l'a faite. Mais comme les errants, les abandonnés, j'ai observé, écouté, et j'ai pris mon bonheur aux bonheurs de mes semblables. Que faire ici, du reste: C'est le silence et la vie contemplative forcée. Des jeunes femmes qu'attire la tiédeur de nos hivers viennent chaque année. Il y en a que je retrouve fidèles à cette station parmi nous. Je les reconnais, les étudie,—oh! très discrètement. Je suis le passant. Ont-elles jamais jeté les yeux sur ce grand diable sec et morose qui va dans leur soleil? Je sais à quelle heure elles passent, sortent, s'assoient dans le parc, envoient leurs enfants jouer. Tout ce qui est d'elles m'intéresse. Je ne leur parle pas, mais je sais le charme de leur voix. Je surprends un écho, une intonation, un appel qui ramène les enfants auprès d'elles.

### (A suivre)

Un règlement vient d'être adopté par la Chambre des Communes imposant une amende de \$5.00 par minute sur tout convoi en retard, lorsque ce retard ne pourra s'expliquer.

Le train en retard est, en effet, un grand inconvénient et s'il peut être empêché par un acte du Parlement, le public voyageur lui en saura gré. Les trains ne sont pas retardés simplement pour incommodes les voyageurs ou pour favoriser exclusivement les compagnies de chemins de fer. La vérité est que les compagnies de chemins de fer sont aussi anxieuses de voir arriver leurs trains en temps, et la plupart des accidents sont dus à l'effort de ces compagnies pour faire arriver leurs trains à l'heure d'été. Il a été plus d'une fois suggéré de punir ces compagnies pour les dangers encourus par de telles tentatives.

Entre le choix à faire d'être puni pour n'être pas à temps ou par les efforts tentés pour y arriver les compagnies de chemins de fer ne savent pas quoi faire. Une chose cependant peut être faite pour accommoder le public c'est d'avoir un meilleur système de renseignements. Plusieurs de ces rapports fournis le sont à peu près, et il est de fait que l'homme doué du meilleur caractère peut changer après avoir attendu une heure et demie le train qui lui a été rapporté n'être en retard que de vingt minutes. — "Woodstock Sentinel Review", February 25th, 1908.







LES

# Cretonnes

## Sont toujours utiles



Vous en faut-il pour couvertures? Celles-ci conviennent pour canapés-boîtes ou pour rembourer vos meubles. Elles peuvent aussi servir comme couvertures de meubles, — et épargnent le rembourage. Nous avons un très grand assortiment de ces cretonnes, à rayures, dessins floraux, rayures fleuries, tapestry, effets de ruban et "Arts and Crafts". En simples et doubles largeurs. Les doubles largeurs sont spécialement appropriées pour rideaux, cosy corners, draperies ou portières. Notre choix de cretonnes est le plus nouveau et le plus complet en ville.

Puis nous avons de très beaux taffetas de toile, dans les plus nouvelles nuances artistiques, à effets fleuris. Ceux-ci de double largeur et se vendent à des bons marchés excessifs.

### RENAUD, KING & PATTERSON,

Coin des Rues Sainte-Catherine et Guy,

MONTREAL

## Ecoles du Soir !

Les **Ecoles Gratuites du Soir**, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes à Montréal et à Québec, du **1er Octobre au 1er Mars**, chaque année. On y enseigne le Français, l'Anglais, le Calcul, l'Ecriture et la Comptabilité.

### MONTREAL et BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. BERGERON, 119 Rue Mentana.

### QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé T. G. ROULEAU, Principal de l'Ecole Normale Laval.



Les habits "Fashion-Craft" ont une coupe pour chaque taille différente et sont faits dans une variété de patrons pour plaire à tous.

LES MAGASINS

# "Fashion-Craft"

231 Rue St-Jacques,  
470 Rue Ste-Catherine-Ouest,  
471 Rue Ste-Catherine-Est,  
178 Rue St-Jean, QUEBEC.

## Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution du sens auditif :- :- :- :-

### ETRANCE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies

La petite Gaby se présente chez un confiseur.  
—Je voudrais avoir des bonbons pour la toux.  
Est-ce pour vous, mon enfant?  
Les bonbons, oui ; la toux c'est grand'maman qui l'a